

Marie-Claire Bancquart : un cri pour déranger

Monique W. Labidoire
Rueil-Malmaison, France

Le poème de Marie-Claire Bancquart¹ appelle à un rassemblement de toutes nos facultés d'accueil afin de pénétrer l'intense mobilité de cette écriture qui se déplace d'une façon étonnante, de la marge au texte, dans une présence qui ne peut qu'échapper à une lecture détournée. Il y a dans cette poésie une force et un élan qui savent nous engager ou nous détacher, selon que l'on accepte ou pas la chronique des événements d'une intériorité qui ne se ménage jamais.

L'écriture de Marie-Claire Bancquart est sans concession, ni au langage, ni au sens. Le poète brûle dans la douleur, pas seulement celle que l'on pressent sienne mais dans la douleur endémique du monde. Ici, il semblerait que cette douleur ne soit pas seulement la mort avec sa finalité acceptée qui peut réduire les angoisses et les peurs. « *Pourquoi naître? et pourquoi suis-je née?* ». C'est la force de cette si intime question à laquelle chacun d'entre nous devra se déterminer qui nous frappe, tant la manière de la mettre en œuvre peut nous déconcerter et nous déranger.

Le poète impulse à son poème des mots tragiques qui nous impressionnent, nous bousculent, nous font peur : séparation, mort, absence, néant, révolte, guerre. D'autres mots encore : corps, cellule, cerveau, peau, hémorragie, sang, sécrétions. L'organique et le poétique sont inséparables et se confrontent à toutes les distances. Marie-Claire Bancquart emploie des mots qui tranchent cette langue poétique si souvent « en quête d'harmonie » et dans laquelle beaucoup se suffisent. Elle ne s'y plie pas, bien au contraire ; son écriture nous invective, nous appelle et nous heurte en nous plongeant dans une forme et un sens très personnels. Eluard, déjà, nous donnait à voir. Mais pour Marie-Claire Bancquart ce n'est pas

1 Voir notice biobibliographique, p. 55.

suffisant. Elle nous dit que la poésie doit nous donner à voir, oui, mais violemment.

Nous sommes dans un espace provisoire qu'on pourrait désigner comme une terre étrangère, une « métapoétique », un magma constitué par le monde des vivants et des morts et que le poète cherche à comprendre et à accepter. Ce cosmos poétique, rythmé au plus profond du corps est relié aux planètes et tente d'approcher notre Terre habitée par toutes les énergies qui composent l'humanité et peuplent cette parole.

Cette poésie nous dérange. Pourtant, elle nous mène dans l'essentiel du poète : tenter de vivre en poésie ce qu'il y a de plus tenu entre deux espaces, pour s'introduire dans l'intervalle temps de ces mondes ; puis, aller à l'aventure avec l'univers, dire ses découvertes par la création d'un champ poétique qui s'impose comme possible arme de survie ; une arme de défense sans aucun doute, car bien souvent le poète doit se défendre pour gagner sur tous les diktats qui l'empêcheraient d'avancer. Avec Marie-Claire Bancquart, nous ne sommes pas dans la paix mais dans la guerre et le combat.

La parole elle aussi peut détruire, même si elle tente de concilier et pacifier les zones d'un sensible qu'il faut chercher et reconnaître en soi-même, chez les autres, ou encore dans le chaos qui nous héberge sans nous abriter. La parole peut aussi reconstruire. Marie-Claire Bancquart utilise des mots, cherche en soi-même, s'accepte parfois héroïne de son propre dire, comme il est d'usage dans l'épopée, jusqu'au rituel qui l'emporte de poème en poème vers ce qui va la rendre plus vivante, jusqu'à la fin.

Elle explore le corps du poème dans son propre corps, elle traverse les éléments matériels comme pour les dépasser et trouver ce qui lui manque, elle nourrit la chair du texte autour d'un squelette sur lequel résonnent des sons de révolte, d'amour, de conjugaison entre deux êtres, elle est, « *cette femme impossible à dissoudre* » (*Rituel d'emportement*, p. 100.) Marie-Claire Bancquart n'est pas du genre à renoncer à être ce qu'elle est. S'il y a épreuve, elle va la prendre à bras le corps et la tailler au couteau. Le sang va se répandre, son corps est au centre qui reçoit, souffre, jouit, force les tabous.

Le corps et l'univers sont comme une totalité dans laquelle des passages se forment, des fissures craquèlent. Le poète interroge les mystères. « *Où ? / la source / et de quoi ?* » ou encore et la voix se fait plus forte : « *où ? quoi vivre ?* » (*Partition*, p. 73 et 76). Dans l'écuelle du questionnement, le poète va pétrir la substance du monde incorporée à ses propres nourritures afin de forcer l'opacité qui l'entoure et y lire un message. Que va-t-il se passer quand la séparation sera consommée, quand les os épars seront rassemblés

à l'extérieur de cette totalité et que les astres n'éclaireront plus les ténèbres. Que va-t-il se passer plus tard, dans un espace-temps infini, quand les énergies de vie et de mort seront réparties autrement? Le poème existera-t-il encore pour quelqu'un d'autre que pour le poète? Et elle écrit dans un de ses « Art Poétique » (*Partition*, p. 121) : « *Ce que je dis / Même / Sera mort.* »

Elle nous dérange car elle nous dit que tout sera mort. Elle ne nous promet rien qui faciliterait le passage même si elle pense que quelque chose subsistera qui serait de l'ordre de l'énergie. Mais nous, humains, sommes corps, matière, durée provisoire, amour et c'est dans notre temps de vie que nous devons exister. Elle nous le rappelle tout au long de son œuvre.

Et pourtant elle s'interroge et nous interroge sur le plus tard. Plus tard, est-ce que les bergers atteindront enfin l'étoile comme dans la légende d'Acis et Polyphème revécue par Marie-Claire Bancquart dans un très beau poème qui porte ce titre? Mais, se demande-t-elle encore : « *Est-ce que plus tard les hommes sauront encore aimer?* » (*Mais*, p. 13).

Elle en doute puisqu'elle pose la question. Elle sait que les hommes sont solitaires, qu'ils « Cherche-Terre » (titre d'un de ses recueils) et survivent dans l'errance, jusqu'à leur finitude. Elle en doute pour plus tard mais aussi pour maintenant. Le partage, la fraternité, l'amitié, l'amour sont des mots qui existent dans notre vocabulaire; encore faudrait-il qu'ils s'incarnent dans des faits, des gestes, des regards.

Dans cette poétique, la vie et la mort sont liées par un pacte que le poète contresigne parfois avec lucidité mais qu'elle déchire aussi violemment, tant sa respiration, son corps, ses os, chacun de ses membres, chaque mot, ont besoin de la réalité du monde, des éléments, du sentiment, presque toujours contenu, contracté, réduit dans la forme et le ton, mais visible tout de même. La condition humaine serait-elle de faire et refaire, prendre et reprendre forme et amour jusqu'à trouver l'osmose quasi parfaite avec ce que la locutrice pressent qu'elle doit être et ce qui doit être porté tout au long de son œuvre, tout au long de son travail de vie, ce qui aurait pu s'intituler ici « requiem pour les vivants », sauf que le mot requiem avec sa connotation religieuse ne convient pas.

Le sacré, la croyance, l'espoir, le rituel aussi qui est un mot liturgique, nous conduisent vers d'autres terres. Des lieux de naissance et de mort. Le travail de vie se fait dans le ventre et dans le sang des origines, dans les éléments qui nous habitent : l'eau, le vent, le feu, la terre. La naissance au monde, comme tout ce qui doit se développer, se transformer et aboutir, a besoin de lumière et d'obscur, de douleurs, de joies et de beaucoup de ferveur et d'amour. Cette naissance doit être mise au jour et à la nuit.

L'écriture s'engage à main perdue, peut-être. Elle vit ses oscillations avec perte et fracas jusqu'au dernier mot écrit avec la sève de celle qui écrit sur l'écorce de l'arbre

[... *Le dernier mot?*
Pas sur la page

Le dernier mot au ventre d'arbre et de mon corps...]
(*Partition*, p. 21)

Nous sommes devant une fureur de dire, une rage d'extirper les mots et les maux du corps, de les cogner les uns aux autres, de les confronter à tout ce qui inspire et expire :

[... *J'éclate en capillaire*
Je dissous
En métal de ton sang...] (*Partition*, p. 59)

« *Parler autrement, montrer autre chose* » ce sont les propos de Marie-Claire Bancquart qui tente de réduire cet intervalle dont elle nous parle, ce lieu d'une énigme approchée au plus près mais jamais clarifiée. Elle se tient aux limites du gouffre « *Je suis intercalaire/Entre terre et tombeau* » (*Mémoire d'Abolie*, p. 14)

Pour réduire cet intervalle cloisonné, le poète tente de détruire la mémoire de ce qui fait trop de traces et trop de bruit. Là encore sa poésie dérange un ordre établi où il semble de bon ton d'être en phase avec la lumière comme connaissance et plénitude et avec un poétiquement correct. « *Vos archéologies de cendres/je les récuse* ». (*Mémoire d'Abolie* p. 15). Il y a exigence chez Marie-Claire Bancquart, pas seulement exigence d'écriture, mais exigence d'existence. Nous sommes dans l'autrement mais aussi dans l'édification d'une pensée matérialisée par le poème et qui est montré d'une manière personnelle. En cela le poète est à l'origine. Le mouvement est plus vibratoire qu'émotionnel. Il est aussi ascensionnel et s'installe après une durée certaine de fréquentation de l'œuvre.

Absence, présence, mort, vie, sont des thèmes récurrents qui ne suppriment pas la confiance, une confiance dans l'existence et dans les créatures vivantes même si elles sont vouées à la mort. Confiance dans les mots du poème qui invitent à la présence au monde. « *Confiance*, dit le poète, *dans ce grain d'énergie que nous laisserons au monde* ».

Mais les mots ne sont pas là pour calmer le jeu.

S'ils écrivent la châtaigne et la rose, les plantes et beaucoup les arbres, ce sont surtout les oiseaux qui passent le filtre du poème sans se casser les ailes. Néanmoins, ce ne sont pas ces espèces-là qui font l'importance des textes, ce ne sont pas ces mots-là qui claquent dans le silence. Le poème cohabite avec eux, leur laisse place vivante dans cette étendue de recherche où la confiance est interrogée.

Le poème est vécu dans la nécessité et au bord de cet intervalle où palpite, ce que Marie-Claire Bancquart nomme « l'énigme, intacte ». Pour ou contre, le poème vit son questionnement et s'arrache quelques réponses provisoires. Les mots, les signes, le sens, autant de cris pour tenter de dire sinon de communiquer.

Dans son avant-propos à « *Rituel d'emportement* », Marie-Claire Bancquart nous dit pourquoi elle écrit :

J'écris seulement pour parler de la vie, de l'amour, de la mort, de la révolte. Ce n'est pas tout. Ce n'est pas rien non plus. Heurter l'impossible : mettre de l'énergie en mots ; en donner peut-être à quelques hommes, même dans le dénuement.

Le poète tente l'impossible. Donner le poème, le levain essentiel de son existence, tout en gardant la distance quasi vitale à l'élévation même de son œuvre.

Pour Marie-Claire Bancquart, le poème n'est pas une thérapie. Il ne soulage pas, il ne guérit pas. Il énonce et dénonce et s'il ne bouleverse ni ne dérange, il n'existe pas. « Mais / au moins cela / Crier le cri ». (*La Paix saignée*, p. 51)

C'est ce cri que nous entendons et que nous poussons fortement avec elle. Un cri pour déranger.

Références

A consulter à son sujet le livre *A la voix de Marie-Claire Bancquart* (1996, éditions du Cherche-Midi), la revue *La Sape, Marie-Claire Bancquart* (déc. 1998), la revue *Autre Sud, Marie-Claire Bancquart* (juin 2000), la revue *Nu* (e), *Marie-Claire Bancquart* (janvier 2001), la revue *Poésie 2002* (octobre 2002). Des entretiens dans *Poésie 2002*, p. 86-93 ; dans *Le Nouveau Recueil*, mars-mai 2003, p. 162-172 ; dans *Sabord* (Trois-Rivières, Québec), mai 2003, p. 61-63.